

## *Comme des pierres jetées sur l'eau...*

Il en est parfois des textes comme des êtres. Certains présentent la particularité de nous atteindre non pour ce qu'ils nous font partager, nous apprennent ou nous donnent à penser, mais parce qu'on y rencontre, par un de ces liens mystérieux qui passe aussi le temps et les barrières de la langue, quelque chose que l'on *sentait* déjà. Cette impression étrange de croiser une sensibilité au parfum d'inconnu tout en y reconnaissant immédiatement une part de soi. Cet enthousiasme de voir couché là sur le papier ce que l'intuition et l'expérience nous amenaient à formuler autrement ou plus maladroitement.

*Ai ferri corti con l'Esistente, i suoi difensori e i suoi falsi critici*, paru voilà près de dix ans, est de ceux-là. Ce pamphlet anonyme, qui a été traduit aussi bien en espagnol qu'en néerlandais, en croate qu'en anglais ou portugais par divers compagnons, n'existait pas en français.

En le publiant à présent parmi d'autres textes italiens, il ne s'agit pourtant pas de combler un retard, ou simplement de permettre à de nouveaux lecteurs d'être *touchés* à leur tour. Il n'y a en effet plus guère que ceux qui se paient de mots, publicitaires situationnistes ou curetons universitaires, flics bios du pouvoir ou acrobates alternos de la rhétorique, pour feindre encore de croire au pouvoir magique de la parole écrite. Ce que l'histoire nous enseigne par contre, c'est que de la rencontre entre une pensée subversive et une sensibilité anti-autoritaire peuvent naître des révoltes démesurées. Que des propositions peuvent nouer des affinités complices, que l'arme de la critique peut inspirer de joyeux noctambules. Bref, que *certaines* idées –à l'inverse des opinions– peuvent nourrir des pratiques, et vice-versa, en un mélange explosif.

L'une des ruses de la domination les mieux partagées est de tenter de nous faire croire que les paradis marchands de la démocratie totalitaire seraient peuplés d'individus. On y croise pourtant surtout un désert qui conjugue massification et atomisation, où les individus se font rares. Après avoir mis en branle un processus de séparation qui a notamment brisé les vieilles communautés non sans en avoir aussi exploité les mécanismes à son profit, la domination a réussi ce tour de force consistant à ce que la seule identification désormais possible soit au sein des rapports propres au capital. C'est ainsi que la seule communauté envisageable est non pas celle des contorsionnistes qui tentent de s'aménager des niches au sein du système, mais une communauté de lutte dont le seul objet ne peut être qu'une autonomation emportant avec elle l'ensemble des rapports sociaux basés sur l'exploitation, la marchandise, les rôles ou les hiérarchies.

Et ce n'est certes ni à partir d'emplâtres réformistes ni à coups d'avant-gardismes que ce processus pourra voir le jour, mais à partir de ruptures de la normalité, de révoltes diffuses se développant de manière insurrectionnelle. Alors pourront enfin s'ouvrir les possibles, alors seulement pourra-t-on commencer à expérimenter, à tenter l'aventure d'un monde d'individus libres et uniques.

*A couteaux tirés avec l'Existant, ses défenseurs et ses faux critiques*, comme d'autres textes italiens de même facture publiés à l'époque, pointe non seulement la nécessité de cette rupture, mais développe aussi une projectualité anarchiste de l'insurrection. Cette dernière s'inscrit dans une guerre sociale de classe, bien loin de ceux qui pensent pouvoir la provoquer à coups de « bandes », de « gangs », de « mafi a » ou de « qu'important les moyens » pour trouver de l'argent en faveur de la subversion, ne faisant ainsi que théoriser une guerre civile permanente qui est justement l'horizon du capital.

« Nécessité de l'insurrection. Nécessité, évidemment, non pas au sens de quelque chose d'inéluctable (un événement qui tôt ou tard *doit* advenir), mais au sens de la condition concrète d'une possibilité. Nécessité du possible. L'argent est nécessaire dans cette société. Une vie sans argent est possible. Pour expérimenter ce possible, il est nécessaire de détruire cette société ».

Paru quelques années après, mais abordant la même question sous un autre angle, « *Oui, mais au fond, qu'est que vous voulez ?* » est un article qui a été rédigé par un compagnon lors d'un séjour derrière les barreaux. Ces brèves réflexions, destinées à répondre simplement à la sempiternelle demande que contient son titre, sont une esquisse qui porte la question de l'insurrection tout en préfigurant les rapports nouveaux qui pourraient en surgir (à propos de l'auto-organisation ou du thème des accords et de leur non-respect), avant de finir sur celle de l'intervention dans les luttes, afin que les possibilités du passé rencontrent les ruptures du présent. Ecrit pour une feuille d'agitation locale s'adressant à tout un chacun et non pas au traditionnel mouvement des convaincus, ce n'est donc ni un bréviaire du petit radical contemporain comme se plaisent à en fabriquer certains commerçants de l'édition, ni un guide à conserver chez soi entre deux auteurs très 19e siècle comme on les aime dans certaines organisations. Il s'agit au contraire d'un texte qui cherche à poser en quelques lignes la vie pour laquelle nous nous battons, « conscient que *ce que nous voulons* ne peut que "porter la panique à la surface des choses" ». Comme des pierres jetées sur l'eau et dont les cercles s'agrandiraient à l'infini.

Une perspective sociale de l'insurrection donc, c'est-à-dire comme individus au sein du conflit de classe, sans attendre les mouvements collectifs, mais sans les mépriser non plus lorsqu'on pense qu'existe un espace pour intervenir sur nos propres bases. Et lorsque c'est possible enfin, contribuer directement à créer des situations de lutte sociale. C'est à partir de là que plusieurs compagnons ont émis l'hypothèse au tout début des années 2000 qu'un des antagonismes sociaux diffus en Italie allait être lié au phénomène migratoire de masse, qui n'en était alors qu'à ses balbutiements (suite à la guerre en ex-Yougoslavie puis à l'insurrection albanaise de 1997), dans un pays plus habitué aux migrations internes du sud vers le nord ou à l'exil économique. Et qu'il y avait là matière à développer des luttes autonomes potentiellement explosives. D'un côté, l'accélération de la dite « mondialisation » permise par les mutations technologiques offre en effet au capital des possibilités accrues et plus directes de mise en concurrence des exploités à l'échelle planétaire, avec les conséquences qui en découlent en terme de bras nombreux et inutiles. Mais d'un autre côté, celle-ci ouvre en même temps aussi les portes à de nouvelles possibilités de luttes communes entre les divers *enfants non désirés du capital*, désormais liés par une condition qui sera toujours plus évidemment similaire, rendant les séparations plus que jamais artificielles (immigrés, chômeurs, précaires). Une lutte commune des indésirables rendue d'autant plus nécessaire que se profile un futur laissant toujours moins d'échappatoires : la guerre civile (avec en particulier une intensification de celle des pauvres entre eux) comme mode de gestion du capital, ou bien la guerre sociale vers l'insurrection. Deux textes témoignent ici de cette hypothèse d'intervention autour de ces questions, *Les Indésirables* et *Aux errants*.

Si on rejette la vision autoritaire des luttes et de l'insurrection –la « lutte armée » séparée et spécialisée tout comme celle de tous les partis d'avant-garde (même imaginaires)–, il s'agit alors non pas de savoir comment s'organiser en dehors et contre le capital à travers la clandestinité ou la désertion, mais au contraire de trouver nos complicités dans la révolte au quotidien et à l'intérieur des luttes sociales : « nous ne sommes pas solidaires de la misère, mais de la vigueur avec laquelle les hommes et les femmes ne la supportent pas ».

Et s'il n'y a pas de terrain exclusif de lutte, d'une part parce que cela nous transformerait peu à peu en spécialistes et donc en leaders, et d'autre part parce que notre problématique est plutôt de les relier entre elles face à un système dans lequel toute réalité sociale renvoie immédiatement à l'ensemble dont elle fait partie, cela n'empêche pas pour autant les interventions spécifiques. Pour en rester à l'hypothèse évoquée précédemment, des compagnons ont par exemple tenté de mêler leur détermination à la conflictualité contre les centres de rétention à Bologne et Lecce, contre les rafles ou les contrôles de billets dans les trams qui se terminent souvent par des déportations de sans-papiers à

Turin, contre le racket des loyers des travailleurs immigrés à Trévise ou suite aux occupations faites par les Roms à Milan.

Bien entendu, si la lutte peut payer, non pas selon les seuls critères de l'efficacité marchande mais d'abord en termes de transformation des rapports, on ne peut cacher qu'elle se paie aussi parfois. Pour reprendre une vieille métaphore, « on voit les lucioles parce qu'elles volent de nuit. Les anarchistes font de la lumière aux yeux de la répression parce que la société est grise comme la pacification. Le problème, ce n'est pas la luciole, mais bien la nuit ».

S'il est logique que les charognes en toge et leurs souteneurs pensent pouvoir briser la conflictualité à coups d'incarcérations contre sa partie la plus visible, le plus important reste de savoir comment relier dans la praxis la pression et la répression qui s'exercent contre nous à celles qui touchent l'ensemble des rebelles, tout en continuant à s'inscrire dans l'antagonisme diffus. Non pas en se présentant comme des innocents ou des victimes, mais en continuant d'affirmer nos idées et pratiques au sein de la guerre sociale et des luttes, tout en revendiquant nos compagnons incarcérés parmi tous les autres exploités révoltés. « Dans une période où les rapports sociaux sont particulièrement instables, c'est là qu'il faut porter notre attention, notre critique théorique et pratique, en évitant le plus possible d'être poussés uniquement par un réflexe conditionné provoqué par la répression. Parce que, sinon, on finit par abandonner le terrain fertile mais inconnu des conflits sociaux pour rester dans celui, stérile mais connu, de l'opposition entre nous et eux, entre compagnons et flics, dans un affrontement riche en spectateurs mais pauvre en complices ». Suite à la présentation d'une perspective anarchiste de l'insurrection et à l'hypothèse liée aux flux migratoires, nous avons donc choisi de boucler ce recueil par la question de la répression qui a frappé les compagnons italiens à une échelle inconnue ici, en France ou en Belgique, avec deux textes : *S'opposer à la répression : réflexe conditionné ou mouvement volontaire ?* puis *A l'air libre. Notes sur la répression et ses contours*.

Enfin, s'il est un point qui nous tient particulièrement à coeur, c'est de sortir de la tyrannie du nombre qui sert trop souvent d'excuse à la résignation ou à l'expectative. Agir à peu et sur des bases claires ne signifie en effet pas forcément agir isolément. Si on sait que quelques nuages noirs suffisent à obscurcir le ciel, on sait également que tout objectif de lutte spécifique que l'on pourrait mener à quelques-uns contient aussi en soi, potentiellement, la violence de tous les rapports sociaux. La question n'est alors pas de voir autour de soi un océan plus ou moins vaste d'esclaves, mais de savoir ce que nous voulons, nous. Et d'aller de l'avant vers l'inconnu d'une pratique *exagérée* de liberté avec ce que nous sommes, sans compromis au nom de l'isolement ou des fausses limites du nombre, mais visant à la fois à être le détonateur jouant avec la poudre de la conflictualité tout en élargissant, diffusant et approfondissant les explosions sociales qui se produisent déjà.

« Il sera toujours temps de claquer la porte ; autant se révolter et jouer ».

*Quelques amants de la liberté*

[Introduction de *A couteaux tirés avec l'Existant, ses défenseurs et ses faux critiques*, Mutines Séditions & Typemachine, octobre 2007, pp. 5-10]

---

## TABLE DES MATIÈRES

<i>Comme des pierres jetées sur l'eau...</i>	5
A couteaux tirés avec l'Existant, ses défenseurs et ses faux critiques	13
« Oui, mais au fond, qu'est-ce que vous voulez ? »	47
Les indésirables	57
Aux errants	69
S'opposer à la répression :	83
réflexe conditionné ou mouvement volontaire ?	
A l'air libre. Notes sur la répression et ses contours	91
<i>Sources &amp; Traductions</i>	102

---

## SOURCES

*À couteaux tirés avec l'existant, ses défenseurs et ses faux critiques*

trad. de *Ai ferri corti con l'Esistente, i suoi difensori e i suoi falsi critici* (Pont-Saint-Martin ; Catania : NN, mai 1998)

« Oui, mais au fond, qu'est-ce que vous voulez ? »

trad. de « Sì, ma cosa volete in fondo ? » (*Adresso* n° 19, 6 sept. 2004) ; déjà paru en brochure, en français (févr. 2005, 12 p.)

*Les Indésirables*, déjà paru en éd. bilingue (Pont-Saint-Martin : Pantagruel ; Paris : Sans patrie, mars 2000. Numéro unique = Numero unico)

*Aux errants* trad. de *Agli erranti* (Torino : Stranieri Ovunque, juin 2002. 4 p.)

*S'opposer à la répression : réflexe conditionné ou mouvement volontaire ?* trad. de *Contrastare la repressione : riflesso condizionato o moto proprio ?* (déc. 2003)

*À l'air libre : notes sur la répression et ses contours* trad. de *All'aria aperta : note su repressione e dintorni* (Un amico di Ludd : sept. 2004)